

M. SALVINI

Un acteur italien, M. Salvini, fait beaucoup de bruit en ce moment à Paris. On lit dans un journal français :

C'est un monde que cette immense tragédie d'*Hamlet*, où Shakespeare a rassemblé tous les éléments d'intérêt, de surprise, de curiosité, de terreur, que renferment les sombres régions du Nord : l'amour, la haine, la superstition, la trahison, la folie, condensés et comme exaltés par les rigueurs de la nature polaire. La scène se passe en Danemark, parce qu'ainsi le veut la légende ; elle serait mieux placée encore en Islande, sur cette terre d'où jaillit la flamme des volcans.

Hamlet me semble, avec et même avant *Macbeth*, la plus étonnante et la plus complète des œuvres philosophiques de Shakespeare. On peut l'entendre dix fois et cent fois ; on y découvre encore des perspectives et des profondeurs insondées. Nul théâtre n'est donc plus favorable au talent des comédiens assez forts et assez sûrs d'eux-mêmes pour aborder une pareille étude. Nul souvenir, nul comparaison ne les gênent dans la liberté de leur interprétation. Je dis plus, je ne crois pas qu'un tragédien digne de ce nom puisse jouer deux fois de suite *Hamlet* d'une manière absolument identique. Des nuances aussi nombreuses, aussi complexes, aussi contrastées, prennent chaque jour une teinte nouvelle, selon la lumière ambiante, selon les dispositions personnelles, l'humeur mélancolique ou joyeuse de l'artiste.

M. Salvini possède les qualités maîtresses sans lesquelles le comédien qui ose jouer *Hamlet* succombe misérablement, écrasé sous le poids de sa témérité. La diction large et fine de M. Salvini, sa profonde intelligence, qui lui permet de discerner et d'approfondir chaque partie de ce rôle colossal, l'ont porté dans les plus hautes régions de son art.

Je ne pourrais indiquer les passages où M. Salvini a le mieux mérité l'admiration raisonnée des connaisseurs, et l'enthousiasme inconséquent de la foule, sans m'exposer à recommencer ici l'analyse de l'œuvre toute entière. Je me borne donc à signaler, comme un chef-d'œuvre d'exécution, la scène terrible d'*Hamlet* avec sa mère, interrompue par le passage du spectre qui sort de l'enfer pour recommander à *Hamlet* la douceur, le pardon envers la femme adultère et empoisonneuse. "Que veut cette larve ? Vient-elle pour reprocher au fils sa lenteur à exécuter les ordres de son père ?—La terreur a abattu ta mère ; mets-toi entre elle et la comotion de son âme. Parle-lui, *Hamlet*..."



M. SALVINI, Acteur italien

A ce moment, la colère d'*Hamlet*, qui peut-être allait devenir un Oreste vengeant un autre Agamemnon, s'apaise par degrés comme un orage dont les grondements descendent sous l'horizon. Il ne menace plus, mais il se plaint doucement, il conseille en suppliant. "Oh ! ma mère, c'est bien lui, votre premier époux, mon père ; il intercédait pour vous, pour vous qui l'avez si vite oublié, et qui, de son linceul funèbre, avez fait votre lit pour des noces honteuses. Oh ! repentez-vous du passé !—*Hamlet*, tu me déchires le cœur ; que dois-je faire ?—Et vous me le demandez ?—Oh ! tu es fou !"

Sur ce mot, *Hamlet*, voyant sa mère se diriger lentement vers la chambre où l'attend Clodius, le roi incestueux et assassin, reprend toute sa fureur, qui s'exhale non plus en violences, mais en railleries sanglantes et délirantes. Il devient câlin, félin, il salue avec un respect ironique, saisit un flambeau et conduit madame sa mère jusqu'au seuil de son appartement. Puis, redevenu calme et maître de soi, il va examiner curieusement le corps de Polonius étendu derrière la tapisserie. Comprendre et traduire ainsi la pensée de Shakespeare, c'est s'associer à son génie. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi magistral, d'aussi sobre, d'aussi saisissant.

Le dernier acte, qui arrive bien tard, car la pièce est longue, vaut cependant la peine qu'on l'attende même après minuit. L'assaut mortel entre *Hamlet* et *Laërte* offre l'image véritable d'un duel à l'épée, dans lequel M. Salvini et M. Dilligenti (*Laërte*) se montrent aussi habiles tireurs que combattants acharnés.

Madame Cecchi Bozzo a traduit avec grâce la folie d'*Ophélie*. Les autres acteurs sont suffisants, mais bien juste.

M. Salvini n'a pas voulu quitter Paris sans donner une représentation de *Macbeth*. C'était aller au devant des vœux du public, car la seule annonce du chef-d'œuvre de Shakespeare avait suffi pour attirer une affluence inusitée. Shakespeare a décidément conquis sa place en France comme un classique national. *Othello*, *Roméo*, *Hamlet*, *Macbeth*, exercent sur la foule une influence aussi directe et aussi persévérante que le *Cid*, *Andromaque*, *Phèdre* ou *Britannicus*. Cette popularité acquise aux œuvres maîtresses du grand tragique anglais permet aux amateurs qui ont suivi les représentations de M. Rossi et de M. Salvini de comprendre quelque chose à la pièce sans savoir l'italien.

D'ailleurs, *Macbeth* est peut-être, des quatre drames que je viens de citer, celui qui parle le plus aux yeux, et dont l'action s'explique le mieux sans le secours de la parole. Les scènes de sorcellerie, le meurtre de Duncan, le festin où l'apparition de *Banco* trouble l'esprit du meurtrier, le somnambulisme de *lady Macbeth*, l'apparition des soldats de *Malcolm* portant les



La duchesse de Norfolk.



Le duc de Norfolk.



Le château d'Arundel.